

1946
4112
29 oct.

Que lisent les jeunes écrivains?

RECHERCHE DE PATERNITE

Spectateur - 29.10.46

par Roger Stéphane

SPECTATEUR » me demande ce que lisent les jeunes écrivains. Je n'en sais rien. D'abord parce que j'en connais peu, ensuite parce que je pense que chacun d'eux a ses propres « coordonnées », comme dit André Breton. Ceci dit, on peut sans doute donner des repères qui valent pour les garçons qui avaient une vingtaine d'années en 1939. Je suis de ceux-là.

On le sait en gros, la littérature a été tout au long de son histoire divisée en deux grands courants : la tendance Montaigne, Molière, Laclos, Stendhal, que l'on pourrait appeler l'intellectuelle, et la tendance Pascal, Racine, Chateaubriand, que l'on pourrait appeler mystique. Ces deux courants se sont naturellement prolongés dans la littérature de l'entre-deux-guerres et ont chacun contribué à l'éveil de ma génération. J'étais frappé au lycée, à l'époque où je découvrais avec passion André Gide, de voir que bon nombre de mes camarades ignoraient jusqu'à son existence, et se complaisaient dans Péguy ou Claudel. J'attribuais leur ignorance à leur absence de culture : je me trompais partiellement : il s'est formé au cours de l'entre-deux-guerres deux écoles de pensée presque étrangères l'une à l'autre.

C'est certainement après la guerre de 1918 que Barrès et Péguy eurent le plus d'audience. C'est un lieu commun que de souligner la parenté de Barrès et de Mauriac. Mais il est plus remarquable de voir comment le goût de la vérité, la fidélité chrétienne, la violence du tempérament et le refus du compromis ont pu conduire l'ex-« Action Française » à prendre des attitudes que n'eût pas désavouées le socialiste Péguy et s'il l'avait voulu, l'auteur des « Grands Cimetières sous la lune » eût certainement pu être à l'origine d'un mouvement comparable à celui des « Cahiers de la Quinzaine ». Il a peut-être trop méprisé le temporel et la jeune réflexion chrétienne qui s'est développée en dehors de lui a eu pour guides Maritain et Mounier.

D'autres, plus étrangers peut-être au mysticisme ou au lyrisme, furent éveillés par Proust et surtout par Gide. On nous dit que les garçons qui ont vingt ans aujourd'hui ne lisent plus « Les Faux

Monnayeurs » et « Les Nourritures terrestres ». C'est que de son vivant, Gide est entré dans cette période d'ombre qu'ont connue la plupart de nos grands écrivains aussitôt après leur mort, mais ils en sont toujours ressortis grandis. Il ne m'est pas possible de juger la qualité de l'œuvre d'André Gide mais un fait est là : elle a déterminé le destin de bon nombre d'adolescents de l'entre-deux-guerres, elle a imprégné autant de consciences que l'œuvre d'un Rousseau ou d'un Zola. Il est certain qu'indépendamment de sa valeur esthétique, elle existe, comme un moment important de la pensée française. C'est Gide qui nous conseilla le premier de nous détacher de lui. Il nous y aida en renouvelant lui-même les thèmes de ses préoccupations. L'esthète des « Caves du Vatican » fit place au préfacier de « Vol de nuit ». C'est tout naturellement qu'il nous conduisit à Malraux. Le désespoir de celui-ci, et aussi le chaos et l'absurdité du monde nous menèrent à Sartre et à Camus.

On sera sans doute étonné que je parle peu de l'influence du surréalisme. Mais la grande époque de ce mouvement est de 1930. J'avais 10 ans et j'avoue que l'œuvre d'André Breton m'était alors étrangère. Au moment où j'aurais pu la découvrir, je fus, comme la plupart de mes camarades, trop fasciné par la crise du monde pour opérer le nécessaire retour en arrière. C'est aujourd'hui que nous le découvrons, que nous découvrons surtout son influence. Je ne crois pas qu'il laissera derrière lui beaucoup d'œuvres durables. Mais il laisse une volonté de « reculer les limites de la connaissance » qui a définitivement triomphé du conformisme, et qui permet aujourd'hui entre autre, l'existentialisme. Et il nous a redécouvert Rimbaud et Lautréamont, tout cela lui vaut notre reconnaissance.

Je m'aperçois que j'aurais dû commencer par une question préalable, les jeunes écrivains lisent-ils ? Et à celle-là, il serait beaucoup plus difficile de répondre. Je crois, pour ma part, que beaucoup d'entre eux lisent moins que leurs aînés, et qu'ils cherchent dans la vie, dans les expériences immédiatement vécues une direction, un sens pour leur œuvre. C'est à cela peut-être que la jeune littérature devra sa singularité.